

NOTE SUR QUELQUES EMPRUNTS

DU LANGAGE BAYONNAIS

A L'ESPAGNOL

par

Henri GAVEL

NOTE SUR QUELQUES EMPRUNTS
DU LANGAGE BAYONNAIS A L'ESPAGNOL

A D. Ramón MENÉNDEZ PIDÁL,
hommage de respectueuse sympathie.

Bayonne n'est qu'à une trentaine de kilomètres de la frontière espagnole, et cette proximité suffirait à elle seule à expliquer les emprunts que le gascon bayonnais et le français de Bayonne ont faits à la langue castillane. Mais d'autres raisons ont pu contribuer à rendre plus faciles ces emprunts. Tout d'abord, plusieurs localités de la côte guipuzcoane ont été autrefois des colonies gasconnes.

Nous avons noté ailleurs que le nom de Fontarabie n'est pas basque mais gascon, et que le nom du cap voisin *cabo Higuier*, (en français *cap Figuier*), est également gascon. Gascons eux aussi les noms d'anciennes familles de Fontarabie, comme *Pampinot*. Saint-Sébastien était au Moyen Age un bourg gascon, et il en subsiste des traces dans sa toponymie. Quant à Pasajes, le gascon y est resté usuel jusqu'à la fin du XIX^e siècle, comme on peut le voir dans l'excellente étude que D. Serapio Mujica a consacrée à cette question.

Ces colonies ont dû contribuer à rendre plus étroites les relations entre le Guipuzcoa et la région de Bayonne. En tout cas, jusqu'au troisième quart du XIX^e siècle, il existait des liens d'amitié entre les pêcheurs ou marins de Biarritz et ceux de plusieurs ports de guipuzcoans : lorsqu'en mer ils rencon-

traient une embarcation d'un de ces ports, l'évènement était considéré comme une fête et les deux équipages fraternisaient. Il aurait été intéressant de savoir quels étaient ces ports; malheureusement, lorsque le fait nous a été signalé par un vieux Biarrot, très au courant des moeurs des gens de mer de Biarritz, il était trop tard pour pouvoir obtenir des précisions sur ce point, car il ne restait plus de survivants de la génération qui aurait pu nous renseigner; mais il est vraisemblable qu'il s'agissait des anciennes colonies gasconnes de la côte guipuzcoane.

On peut se demander dans quelle mesure l'établissement d'une colonie israélite sur la rive droite de l'Adour, à St Esprit, a pu contribuer à maintenir ou à propager à Bayonne la connaissance de l'espagnol. Il nous paraît peu probable que cette contribution ait été grande. Sans doute la plupart de ces Israélites paraissent avoir été des descendants de Juifs expulsés d'Espagne à la fin du XV^e siècle et réfugiés alors en Portugal. Au début du siècle actuel, il y avait encore une ou deux fêtes où, à la synagogue de Saint-Esprit, on chantait un cantique en espagnol, et, d'après un renseignement que nous devons au regretté Jacques Lambert, c'était encore en espagnol que le rabbin indiquait au "Ministre officiant" les passages de la Bible dont il devait donner lecture. Mais à part ces survivances d'ordre liturgique, on peut se demander dans quelle mesure les familles juives d'origine espagnole, pendant leur séjour de plus d'un siècle en Portugal, avaient conservé la pratique de la langue castillane. Ces Israélites eux-mêmes se donnaient pour Portugais, et la colonie juive de Saint-Esprit se désignait sous l'appellation de "nation portugaise". D'autre part, les relations entre cette colonie et la population bayonnaise n'étaient généralement ni très cordiales ni très intimes. Au XVIII^e siècle encore, il était bien permis aux Juifs de Saint-Esprit de disposer à Bayonne d'une boutique ou même d'un atelier, mais il leur était interdit d'avoir un domicile personnel dans l'enceinte des remparts, c'est à dire au grand ou au petit Bayonne. Bien qu'à partir de la Révolution cette interdiction eût disparu légalement, la population bayonnaise la maintenait en fait, et il y a moins de cinquante ans les vieux Bayonnais se rappelaient encore le temps où tout Israélite qui était rencontré dans les rues de Bayonne après le coucher du soleil était poursuivi à coups de pierres jusqu'à ce qu'il se fût engagé sur le pont Saint-Esprit. Cette brimade n'aurait cessé, paraît-il, qu'à partir de la guerre de 1870. Dans ces conditions, il est douteux que la colonie israélite de St-Esprit ait contribué pour une part importante à répandre ou à maintenir la connaissance de l'espagnol à Bayonne.

En revanche, depuis que les chemins de fer eurent rendu les voyages plus rapides, un grand nombre de détaillants

des localités guipuzcoanes les moins éloignées de la frontière, notamment de Saint-Sébastien et d'Hernani, allaient s'approvisionner à Bayonne le jeudi, qui était alors le jour de marché le plus important de la semaine. Il en a été ainsi jusqu'en 1893, date après laquelle la politique de protectionnisme outrancier inaugurée alors par la France pour certains produits a amené l'Espagne à user de représailles, ce qui a eu pour effet de ruiner presque complètement, au profit de concurrents étrangers, le commerce français avec l'Espagne. C'est vraisemblablement aussi vers cette date que les *pasiegas* ont cessé d'affluer à Bayonne, où elles achetaient des marchandises qu'elles revendaient dans les localités qu'elles traversaient à leur retour vers la Montagne santandérine.

Jusqu'au début du XX^e siècle, Bayonne était un centre d'attraction pour de nombreux Navarrais, et il serait facile de citer de notables commerçants bayonnais dont le père, venu de Pampelune ou de quelque autre localité de la Haute-Navarre, avait su, par son travail et son intelligence, se créer à Bayonne une situation enviable.

Ajoutons enfin que pendant tout le XIX^e siècle, les réfugiés politiques espagnols ont toujours été nombreux à Bayonne, surtout après la deuxième guerre carliste. Enfin dès le même siècle il y a eu dans la région bayonnaise des résidents qui amenaient avec eux tout un entourage domestique, comme le vieux marquis de Palamanque, mort en 1904, si attaché à Bayonne qu'il a voulu y être enterré.

Tous ces faits expliquent comment le langage bayonnais a pu faire à l'espagnol un assez bon nombre d'emprunts. Mais pour qu'ils pussent être réalisés une condition de plus a été nécessaire : il a fallu que dans l'esprit des Bayonnais, l'espagnol ne fut pas considéré comme une langue d'un rang inférieur, que l'on pouvait mépriser. On sait combien, autrefois surtout, dans l'esprit des classes élevées ou simplement bourgeoises, et par contre-coup dans l'esprit du peuple lui-même, on avait le sentiment d'une hiérarchie des langues. Bayonne en est un exemple curieux. Le Pays Basque est tout voisin. Sur certains points il commence à trois ou quatre kilomètres des remparts de la ville, et celle-ci a toujours eu avec les basques des rapports étroits. Ils y ont toujours été nombreux. Et cependant, si l'on fait abstraction des termes techniques du jeu de pelote, dont la diffusion est récente et qui d'ailleurs sont presque tous d'origine espagnole, les emprunts du langage bayonnais à la langue basque ne dépassent pas la demi-douzaine, et sauf pour deux d'entre eux les sujets parlants ont parfaitement conscience que ce sont des mots basques, dont ils ne se servent qu'avec une nuance plaisante.

Sans doute le fait que le basque n'est pas une langue romane a pu contribuer à rendre plus difficiles les emprunts. Mais pour quiconque a connu à cet égard l'état d'esprit des vieux Bayonnais du début de ce siècle, survivance de celui qui était à peu près général chez les Bayonnais des siècles précédents, il apparaît nettement que la cause principale de cet ostracisme infligé au basque, c'est qu'il était considéré comme une langue d'un rang inférieur, qu'un Gascon ne devait apprendre qu'en cas de nécessité. L'espagnol au contraire était mis sur un pied d'égalité avec le gascon.

Il ne faut pas croire, d'ailleurs, qu'en dehors des Espagnols eux-mêmes établis dans le pays et des "Américains" les gens qui parlent le castillan avec une correction a u moins relative soient très nombreux dans la région de Bayonne. Ils sont au contraire en proportion infime, en dépit du préjugé si répandu sur la prétendue facilité de cette langue. En revanche le nombre des personnes qui la comprennent plus ou moins et la baragouinent avec plus ou moins d'aisance est considérable; et bien entendu, comme il arrive d'ordinaire en pareil cas, beaucoup de ceux qui baragouinent croient savoir l'espagnol, ne soupçonnant même pas tout ce qu'il leur manque pour cela; aussi a-t-on souvent vu certains d'entre eux rédiger en espagnol, avec une belle assurance, des affiches ou autres imprimés dont le libellé pourrait prêter à rire.

L'aire d'extension des expressions que nous allons signaler n'est pas limitée à Bayonne et à ses environs immédiats; beaucoup d'entre elles sont en usage dans tout le domaine du Bas-Adour, et nous avons connu un Dacquois, né vers 1865, qui en émaillait constamment sa conversation. Certaines sont employées jusque dans le Béarn ; mais peut-être ont-elles pénétré dans ce pays par Oloron, qui a été longtemps, lui aussi, le centre d'un commerce très actif avec le Nord de l'Espagne.

Bien entendu le relevé que nous allons présenter n'est certainement pas complet. Nous avons pu faire quelques omissions. On voudra bien nous en excuser. Dès à présent nous prions M. André Tournier, dont la compétence s'étend à la fois au basque et au gascon, d'agréer nos vifs remerciements pour l'amabilité avec laquelle il a bien voulu nous rappeler plusieurs expressions que nous avions oubliées.

*

* *

Nous citerons d'abord un certain nombre de

mots dont l'introduction est déjà ancienne, car ils ont été adaptés à la phonétique gasconne. Ils ont été pleinement incorporés au dialecte local, et ne sont employés qu'en parlant gascon, avec cette seule réserve que dans une phrase dont l'ensemble est en français on mêle souvent un ou plusieurs mots en dialecte local, pour rendre le langage plus expressif, et, naturellement, il peut en être ainsi des mots espagnols gasconisés.

Toutes les fois que cela est utile, nous marquerons d'un accent grave ou aigu, suivant qu'elle est ouverte ou fermée la voyelle tonique.

Tràstou, de l'espagnol *trasto* "ustensile". Peut signifier "objet", "désordre", mais surtout "homme encombrant et inutile" d'où l'exclamation *Tràstou d'omi* ! Il y a eu accommodation de la voyelle finale espagnole en *ou*, le bayonnais ne connaissant pas l'*o* post-tonique.

Chicou : (le *ch* est prononcé comme en français) substantif masculin qui signifie "espagnol"; de l'espagnol *chico*, sans doute parce que les Espagnols s'interpellent souvent ainsi.

Tyàtyou ; (*ty* représente le son de *t* mouillé). Ce mot, qui signifie *pénis* est considéré comme grossier. Il est probable qu'il vient de l'espagnol *cacho* "petit morceau" ; le *c* initial du mot espagnol a pu être transformé en *t* mouillé par intention diminutive, et le *ch* assimilé ensuite au *t* mouillé initial.

Coènte ; substantif féminin (L'*o* représente ici un son de *w* anglais ; l'*e* tonique est un *e* nasal ouvert ; l'*n* est d'ordinaire atténuée, et peut même disparaître dans la prononciation). De l'espagnol *cuenta*. Signifie "complication, tintouin". On dira par exemple : *Qu'es for de coènte* : "C'est un gros tintouin".

Sourroun ; substantif masculin, signifie "petit sac ou bourse en étoffe ou en cuir". Ce mot correspond évidemment à l'espagnol *zurron*. *A priori*, on pourrait se demander laquelle des deux langues l'a emprunté à l'autre, ou si elles l'ont tiré d'une source commune. Mais le plus probable est que le mot gascon vient de l'espagnol, car d'après Meyer-Lübke il est d'origine arabe.

Sigàrrou "cigare", est peut-être une adaptation du mot français avec application du suffixe gascon *àrrou* ; il s'est produit un fait en partie analogue pour le mot basque *batzar*(*r*) "assemblée", qui est devenu en bayonnais *batsàrrou*, proprement "réunion bruyante" et par suite "tintamarre". Nous croyons toutefois plus probable que le gascon *sigàrrou* vienne directement de l'espagnol *cigarro*, avec le changement de *o* final atone en *ou* signalé plus haut.

On peut se demander si le gascon *sistou* "pa-

nier ou corbeille" ne viendrait pas de l'espagnol *cesto*, avec l'habituelle fermeture de *o* posttonique en *ou* et avec rétablissement de *l'i* par influence analogique des mots gascons *tiste* et *sistèt* ; le dictionnaire d'Emil Levy donne pour l'ancien occitan *tistet* et *cistela*. Toutefois, nous croyons plutôt que *sistou* doit représenter directement un type latin *cístolu* ou *cístulu*. On sait, en effet, que le suffixe latin *-olu*, ainsi d'ailleurs que le suffixe *-alu*, aboutit en gascon à *-ou* comme on le voit dans *ányou* "ange", qui représente un type populaire latin *ánjolu* ou *ánjulu*, attesté également par l'italien *angiolo*, qui a donné lieu aux diminutifs *angioletto* et *angiolino*.

Galhofre (*lh* représente une *l* mouillée ordinairement réduite à *y* dans la prononciation des jeunes générations bayonnaises). Ce nom féminin qui signifie "bombance" est employé aussi bien en français qu'en gascon ; on dira par exemple d'un gourmand qu'il est amateur de *galhofre*. Ce mot est évidemment apparenté à l'espagnol *gallofa*, mais, d'après l'étymologie que l'on donne d'ordinaire à celui-ci, il est vraisemblable que ce n'est pas l'espagnol qui est venu du gascon, c'est au contraire le gascon qui doit avoir été emprunté à l'espagnol. Le dictionnaire de Palay mentionne un mot *gallofo*, qu'il donne comme usité en Béarn et dans les Landes et qui signifie "mets composé d'une bouillie et d'une purée de choux". Du sens ordinaire de l'espagnol "gallofa" "repas donné par charité", *gallofo* a conservé surtout une acception basée sur la composition habituelle de ce repas, tandis que le bayonnais *galhofre* a développé une acception dérivée.

Voici maintenant une série de mots dont la date d'emprunt est évidemment plus ou moins récente, car ils n'ont pas été assimilés au point de vue phonétique, et ils sont, en principe, prononcés comme en espagnol, sauf les nuances d'articulation imposées à la plupart des sujets par la phonétique française ou gasconne. Ils sont employés aussi bien en parlant français qu'en parlant gascon.

Bolào, de l'espagnol *bolado*, qui est effectivement prononcé *bolao* dans le langage courant. Il signifie *azucarillo*.

Empacho "indigestion"

Valiente, généralement prononcé *baliente* comme en espagnol. En dehors de la formule *Adios, valiente!* que quelques-uns s'adressent en guise de salutation familière, ce mot est habituellement employé comme substantif pour désigner un paresseux qui, autant que possible, vit sans rien faire. On dit souvent aussi *Valiente para comer*. Il y a une soixantaine d'années un hypnotiseur fameux, étant venu donner une séance au théâtre de Bayonne, demanda

à quelques jeunes gens et jeunes filles de monter sur la scène pour se prêter à ses expériences. Parmi ceux qui se présentèrent, se trouvait un très gros jeune homme dont la seule occupation connue, en dehors des repas, était de se promener sur les trottoirs avoisinants l'hôtel que ses parents tenaient au quartier Saint-Esprit. L'hypnotiseur avait l'habitude de demander à ses sujets bénévoles quelle était leur profession. Lorsque le jeune homme eut à répondre à cette question, il resta embarrassé, ne sachant que dire. Ce que voyant, un spectateur du "poulailler" répondit pour lui en criant : "valiente", ce qui, bien entendu, suscita l'hilarité de tout l'auditoire.

Pecho. Très employé au sens de "courage ou audace" spécialement quand il s'agit de courir un risque". On dira, par exemple, de celui qui faute de hardiesse a laissé passer sans la saisir l'occasion de réaliser une bonne affaire ou un profit : "il a manqué de *pecho*".

Pimiento. Ce mot a subi une restriction de sens et désigne le gros piment rouge non piquant que l'on désigne souvent aussi, à cause de sa forme, sous le nom de *morrón de vaca*.

Yo soy. S'emploie comme substantif. Le *yo soy* est un homme atteint d'un genre d'orgueil consistant, plutôt qu'en une simple vanité, en une suffisance parfois naïve et en un désir excessif de ne point paraître inférieur aux autres. Cette expression s'emploie également comme adjectif : "il est très *yo soy*" ; et la courte phrase espagnole s'accompagne souvent alors d'une inflexion particulière, imitant le ton grave et convaincu d'un homme pénétré de son importance. *Yo soy* se rencontre aussi à titre de surnom individuel.

Senorito, usité comme adjectif aussi bien que comme substantif, au sens de "exagérément délicat", spécialement au point de vue de la nourriture ; se dit d'un animal aussi bien que d'une personne.

Al pelo se dit comme en espagnol au sens de "parfait" ou "parfaitement bien".

Chipiron. Ce mot, que certains à Bayonne prononcent à la française, est employé sur la Côte du Pays Basque espagnol pour désigner le calmar. C'est une castillanisation du basque guipuzcoan *tchipiroi*, qui représente une ancienne forme gasconne **sipion* ou **chipion*, non attestée, croyons-nous, mais qu'on peut reconstituer comme un dérivé du représentant du latin *saepia* en gascon du Bas-Adour et de la côte landaise dont il existe les variantes *sépi*, *sipe* et sans doute également *sipi* (Cf. en espagnol *jibia* et *jibión*). Il y a moins de quarante ans, on entendait souvent à Bayonne des vendeuses de calmars qui annonçaient leur marchandise en chantant : *Chipirones ! Chipirones ! Comer con tomate !*

Bien ! Le mot *bien*, prononcé à l'espagnole, s'emploie comme exclamation. A première vue, on pourrait se demander si ce ne serait pas tout simplement le mot français *bien* prononcé avec un accent très gascon ; mais comme le français *bien* a passé en gascon de Bayonne dans l'expression *bien plan* "très bien", et qu'il est alors prononcé à peu près comme en français, on doit en conclure que dans l'exclamation à laquelle nous faisons allusion, il s'agit bien du mot espagnol. Cette exclamation est particulièrement usitée comme une sorte d'applaudissement, quand on vient d'entendre un discours ou un chant, ou une tirade plus ou moins grandiloquente. Il s'y mêle très souvent une intention ironique, de sorte qu'elle présente presque toujours, quant à sa valeur réelle, une ambiguïté qui lui donne une saveur particulière, intensément et typiquement gasconne.

"Sentir le *gallego*", ou, plus couramment, "sentir au *gallego*" signifie "sentir le renfermé". Le *gallego* est ici le prototype du portefaix ou de l'homme exerçant quelque humble métier analogue, à qui sa pauvreté ne permet pas de prendre tous les soins corporels désirables. La variante "sentir au *gallego*" s'explique par le provincialisme commun à tout le Sud-Ouest consistant à construire avec la préposition *à* le complément du verbe *sentir*. En espagnol le complément du verbe *oler* se construit également avec la préposition *a*, mais sans l'article défini. L'expression "sentir le *gallego*" ou "sentir au *gallego*" tend, semble-t-il à disparaître, et nul ne le regrettera, puisqu'elle est inutilement injurieuse pour la sympathique et laborieuse population galicienne.

Comme on pouvait s'y attendre, les courses de taureaux ont fourni quelques mots au langage local. Nous en avons relevé trois :

Cachetero, pris dans le sens de *puntilla* ou de *puntillero*. Ce mot s'emploie surtout dans la question : "Pas besoin de *cachetero* ?" que l'on adresse plaisamment à une personne que l'on suppose constipée ; sans doute la canule de la seringue aura suggéré une comparaison avec la lame de la *puntilla*.

Picador, s'emploie au figuré dans l'expression "bon *picador*" que l'on applique plaisamment à un homme enclin aux prouesses amoureuses.

Matador, pris au sens d'*espada* : on sait de quel respect celui-ci est l'objet de la part des hommes de sa *cuadrilla* ; en tout cas ce sont les *espadas*, qui dans une course, jouent le rôle principal ; aussi *matador* a-t-il pris en langage bayonnais le sens de "personnage important". On dira par exemple "les *matadors* de la finance", pour "les gros financiers".

Deux suffixes espagnols au moins servent parfois à former des dérivés nouveaux. Du verbe gascon *chacá*, pris dans l'acception grossière de *forniquer*, certains, notamment à Dax, tirent le dérivé hybride *chacomiento* "fornication". Le suffixe *-ador* est d'emploi plus vivant. Du verbe gascon *cramá*, que l'on francise souvent en "*crâmer*", et qui signifie proprement "brûler", mais qui, par une métaphore analogue à celle que l'on retrouve dans le français *cuite*, est très usité dans le sens d'"enivrer", on a tiré le substantif *cramador* "homme adonné à la boisson".

Anita est devenu un prénom assez courant dans le Pays basque français et dans la région de Bayonne. Par analogie on adapte quelquefois le suffixe *-ita* à d'autres prénoms féminins ; de *Emma*, par exemple, on tire *Emita*. Des Espagnols venant à Bayonne ou des Français ayant vécu en Espagne et portant le prénom de *Charles* sont souvent appelés *Carlito*. On notera qu'en Espagnol la forme normale du diminutif de *Carlos* n'est pas *Carlito*, mais *Carlitos*.

*

* *

On peut se demander si l'expression *en corps gentil*, qui signifie "sans manteau ni pardessus ni autre vêtement analogue", ne serait pas traduite de l'espagnol. Mais il est possible que deux locutions similaires aient pris naissance indépendamment l'une de l'autre des deux côtés des Pyrénées. En revanche il est vraisemblable que l'emploi du mot *anglais* au sens de "créancier" encore pratiqué par certains vieux Bayonnais au début de ce siècle, était une imitation de l'espagnol, ou le mot *inglès* a souvent ce sens en langage familier.

L'espagnol *turrón* a été francisé à Bayonne sous la forme *touiron*. Cette francisation est récente, semble-t-il. La substitution d'une *r* simple à une *r* double est due à ce que les sujets grasseyants sont aujourd'hui en très grande majorité dans la partie agglomérée de Bayonne : or en position intervocalique ils ne font plus de distinction entre une *r* forte et une *r* douce.

Lorsque dans un milieu donné une connaissance au moins superficielle d'une langue étrangère est assez répandue, il arrive parfois que l'on s'amuse à traduire littéralement dans cette langue des expressions propres à la langue nationale ou locale. Dans le langage populaire rouennais on applique souvent à une chose laide le qualificatif de "vue d'horloge" ; en présence d'une personne très laide on dira par exemple : "um'tit'vue d'horloge".

Vers 1900, dans le monde des employés de courtiers maritimes, d'armateurs, de transitaires ou de courtiers d'assurance maritime de Rouen, un jeune homme très laid avait ainsi reçu le surnom de *vue d'horloge*, qu'on avait d'ailleurs la charité de ne jamais prononcer devant lui ; mais comme une pratique au moins rudimentaire de l'espagnol était alors très répandue dans cemilieu, le surnom avait été traduit littéralement sous la forme *vista de reloj*, qui servait habituellement à désigner le jeune homme en question. De même, à Bayonne, quelques-uns traduisent littéralement l'expression française à *l'oeil*, employée familièrement au sens de "gratuitement", et disent *al ojo*, mais ceux qui ne savent pas articuler le *j* espagnol prononcent *al ojo*. Il y en a un exemple dans la revue *Pot ana ?* représentée à Bayonne en 1907.

*
* *

Dans sa forme gasconne et aussi, bien qu'à un degré moindre, dans sa forme française, le langage bayonnais est certainement l'un des plus pittoresques qu'il y ait en France : les emprunts qu'il a faits à l'espagnol contribuent pour une part à lui donner ce caractère.
